

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 17

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

être sévèrement défendu comme tout ce qui n'est pas vraiment imitation du chant.

XXV. Quand un élève se plaint de douleurs dans le bras ou la main, c'est la preuve qu'il a étudié son piano avec zèle, et cependant il n'est pas nécessaire d'étudier jusqu'à la souffrance pour mériter des éloges. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'exercice sérieux du mécanisme fatigue les muscles agisseurs et qu'il faut se garder de dépasser la mesure pour éviter les tristes expériences que Schumann fit avec ses doigts. Les muscles surmenés deviennent malades et incapables de travail. Mieux vaut donc s'exercer fréquemment que trop longtemps pour que la musculature puisse se reposer et se fortifier. Il faut avoir la *force* pour posséder la *grâce* qui en est la fille ; c'est du *fortissimo* le plus puissant que naît le *pianissimo* le plus perlé.

C. H. RICHTER.

(Traduction de Mlle E. Willy.)

(A suivre.)



WILLY REHBERG

WILLY REHBERG est né à Morges en 1863. Il eut le bonheur de trouver dans sa famille les directions nécessaires au développement de ses dispositions musicales extrêmement précoces (son premier concert date de 1868) ; c'est à son père, excellent professeur de piano, qu'il doit la base solide de ses connaissances.

Il poursuivit ses études à Zurich et les acheva au Conservatoire de Leipzig. Les brillants succès qu'il remporta dans cette institution lui évitèrent les difficultés d'un commencement de carrière, en le faisant passer sans interruption du rang d'élève à celui de professeur.

Les devoirs de l'enseignement ne l'empêchèrent pas de continuer à prendre part à un grand nombre de concerts, soit à Leipzig, soit dans les villes avoisinantes. Des tournées artistiques, d'abord avec M^{me} Joachim, puis avec Teresina Tua, contribuèrent à augmenter sa réputation de pianiste et à répandre son nom à l'étranger.

Appelé en janvier 1889 à prendre la direction de l'Académie de chant à Altenbourg, il accepta de se rendre régulièrement dans cette ville située non loin de Leipzig. Il dirigea plusieurs grands concerts à orchestre qui lui valurent de la part de la presse des éloges très flatteurs et le titre honorifique de pianiste de la cour.

En 1890, il fut nommé professeur supérieur de piano au Conservatoire de Genève ; les excellents élèves qu'il a formés sont le meilleur éloge que l'on puisse faire de son enseignement. Deux ans plus tard, lors de la mort du regretté Hugo de Senger, il lui succéda comme chef d'orchestre des Concerts d'abonnement, après l'avoir remplacé plusieurs fois pendant sa maladie.

Malgré toutes ces occupations absorbantes, il tient avec autorité la partie de piano dans les séances du quatuor Rey, et vient d'organiser lui-même des concerts de musique de chambre suisse, M. Rehberg trouve encore le temps d'écrire d'intéressantes compositions. Nous citerons comme tout particulièrement dignes de remarque : la *sonate en ré majeur*, pour violon et piano ; la *romance* pour violoncelle ; un *lied religieux* pour chœur mixte, de nombreux morceaux de pianos et plusieurs lieds.



CHRONIQUES

GENÈVE. — THÉÂTRE. — *Sigurd* avait attiré peu de monde, et c'est regrettable, car l'œuvre de E. Reyer a été donnée dans de bonnes conditions. MM. Donadi (Sigurd), Guillemot (Gunther) et Lussiez (qui a en Hagen le rôle le plus écrasant peut-être qui soit écrit pour une basse-noble) forment un excellent trio, bien secondé par M^{mes} Saudey (Brunhilde), Gillard (Hilda), que je préfère entendre dans l'opéra-comique, et Soïni (Uta).

Dans le ballet, qui s'est fort bien comporté, je citerai M^{lle} Rita-Rivo qui ne fait pas regretter sa devancière et M^{lle} B. Kleyer ; compliments aux chœurs qui tenaient sans doute à prendre leur revanche et y ont réussi.

* * *

Dans *Mignon*, le ténor Audisio a remporté un vif succès partagé avec M^{me} Gillard qui a personnifié le rôle de Philine aussi bien qu'elle l'a chanté. M. Cormerais (Lothario) a mieux chanté le rôle qu'il ne l'a joué; ses quelques hésitations qu'on ne peut attribuer qu'à une forte émotion, disparaîtront certainement et tout ira pour le mieux. M^{me} Ketten chantait *Mignon*, et M^{me} Sonnex a été un gentil Frédéric, beaucoup plus homme du monde que M^{me} Servet qui avait l'air par trop « canaille ».

Le ténor Giolitto, qu'on a entendu dans *les Dragons de Villars*, possède une voix bien timbrée qu'il manie avec aisance, on pourrait cependant lui reprocher le manque de justesse; M. Tournis (Bellamy), a peu de voix et je le vois mal dans un rôle plus important tel qu'Escamillo; M^{me} Sonnex a été une Madame Thibaut fort accorte et M^{me} Ketten chantait Rose Friquet.

La Favorite a été le réel début de M^{me} Soïni; — on ne peut compter *Rigoletto* et *Sigurd* — la façon dont elle a chanté et joué le rôle de Léonore qu'elle possède à fond. lui a valu de nombreuses ovations Il convient d'ajouter qu'elle a été fort bien secondée par MM. Donadi; Guillemot — un Alphonse quelque peu obèse, auquel on peut reprocher de ralentir tous les mouvements — Lussiez, un bon Balthasar, sans oublier M^{me} Sonnex (Inès). M^{me} Sampietro effectuait son dernier début et nous paraît avoir réussi, a en juger par les applaudissements qui lui ont été prodigues, ainsi qu'à M^{les} Kleyer et Rivo.

La Fille du Régiment nous a valu une des meilleures soirées qui aient été données depuis l'ouverture de la saison. — La façon dont M^{me} Gillard a chanté et joué son rôle lui a valu un triomphe éclatant, partagé avec M. Cormerais, très à l'aise dans le costume du sergent Sulpice et avec M. Giolitto, un gentil Tonio.

La troupe de comédie continue à attirer un nombreux public. Dans le *Bossu*, M. Boulle nous a présenté un Lagardère parfait, M. Brunet un excellent Chaverny et M. Gelly un Gonzague suffisamment cynique. Le rôle de Blanche de Caylus a été fort bien tenu par M^{me} de Perty et M^{me} Laurianne, Davricourt et Hermann ont eu également leur part de succès.

Pour terminer, je complimenterai M. Poncet pour le soin qu'il apporte à la mise en scène; avec lui rien n'est négligé et nombre de petits détails, auquels on n'attachait naguère pas d'importance, ressortent comme ils le doivent.

A. HENN.



AUSANNE. — La saison a débuté par un concert dans lequel la partie orchestrale, réduite à la portion congrue, comptait tout juste deux numéros. On pourrait dire quatre en y ajoutant les deux concertos; mais d'une part ce serait vraiment beaucoup d'honneur pour le concerto de Davidoff, et de l'autre *concertstück* de Schumann, tout à fait digne, lui, de figurer en bonne place, n'avait pas été suffisamment répété, ce qui laisserait à supposer qu'on ne l'a pas considéré à Lausanne comme un numéro symphonique, mais simplement comme un *solo!* C'est d'autant moins excusable que la part des solistes était fort belle sans cela, comme on va le voir. Il est juste de dire néanmoins que M. Humbert n'est pas à blâmer pour ce traitement cavalier de Schumann; nous sommes certain qu'il n'eut pas mieux demandé que de consacrer à ce ravissant *concertstück* un peu plus de temps s'il l'avait pu.

M. Benda, violoncelliste non dépourvu de qualités, entre autres un phrasé agréable et un joli son sur la chanterelle, a néanmoins, d'autre part, une certaine quantité de défauts qui empêchent la plupart du temps de jouir des qualités précitées. Le son sur les cordes graves est mince, sourd; les traits de virtuosité sont souvent d'une justesse douteuse, et de plus bredouillés. Les doubles cordes, d'un emploi constant dans le concerto de Davidoff, ne sont pas à l'avantage de M. Benda. Ce virtuose a plu dans un *Nocturne* de Popper; il plaira de même toujours, lorsqu'il choisira des morceaux faciles, mélodiques et sentimentaux. Seulement, qu'il évite les concertos! « Ne forçons pas notre talent, nous ne ferions rien avec grâce! » Et si M. Benda veut accepter un avis bien intentionné, nous lui conseillerons de rechercher s'il n'existe pas de par le monde d'autres compositeurs que Popper et Davidoff ayant écrit pour violoncelle. Parfois le plaisir d'entendre de bonne musique fait passer sur bien des choses, hé, hé...

M^{me} Faisst est une pianiste de mérite, bonne musicienne et d'une technique qui révèle les études sérieuses. Son jeu n'a rien de superficiel. Il lui manque peut-être un peu de poigne. Peut-être aussi M^{me} Faisst n'est-elle pas habituée à proportionner ses sonorités et ses nuances à l'acoustique d'un vaste vaisseau, tel que le théâtre de Lausanne, par exemple. Je dois dire en toute franchise que le choix de morceaux qu'elle nous a joués m'a ravi: Une *rhapsodie* de Brahms, un *nocturne* et une *étude* de Chopin, une *romance* de Schumann transcrise par Liszt; enfin le *Concertstück* de Schumann. C'était là de belle et bonne musique.

L'orchestre de Lausanne n'est pas devenu, comme certaines denrées solides ou liquides, meilleur en vieillissant. Il faut tenir compte de bien des choses: du budget d'abord, qui ne permet pas de payer des artistes de premier ordre; du nombre de répétitions généralement insuffisant; de la présence de beaucoup d'ama-

teurs. Or les amateurs sont souvent excellents, je n'hésite pas à proclamer qu'on en trouve fréquemment qui sont de tout premier ordre; mais au point de vue du chef, ils ne sont jamais aussi maniables que les vieux chevaux de retour. M. Humbert n'a donc pas une tâche facile. Ceci dit, je me sens plus à l'aise pour formuler certaines critiques. La symphonie en *mi bémol* de Mozart ne m'a paru ni bien interprétée, ni bien comprise. Elle a manqué de vie, de légèreté, de grâce. Ce n'est pas là une œuvre de grande difficulté technique; je m'attendais donc à mieux. Il est vrai qu'avec un orchestre de second ordre il est plus facile de faire de l'effet avec une œuvre difficile mais puissante, dans laquelle certains bafouillages passent inaperçus, qu'avec une œuvre limpide et carrée, dans laquelle la moindre imperfection ressort d'une façon fâcheuse.

Les airs de ballet de *Don Juan* étaient un peu dans le même cas que la symphonie. M. Humbert les a fort bien interprétés, mais la technique était parfois faible, et cette musique ne souffre en aucune mesure la médiocrité. C'est bizarre, car du temps de Glück et de Mozart, l'orchestre de Lausanne aurait passé pour un phénomène d'excellence et de virtuosité. C'est à croire que ces bons vieux maîtres, idéalistes avant tout, écrivaient plus pour le plaisir des yeux que pour celui des oreilles. Il ne leur était jamais donné d'entendre leurs œuvres telles qu'ils les avaient conçues. Aussi étaient-elles faites pour être lues, et l'audition, venant après la lecture est généralement une désillusion, sauf dans le cas de quelques orchestres privilégiés et si rares qu'il est facile de les compter sur ses doigts.



MONTREUX. — Grâce à l'incessante activité d'un chef d'orchestre jeune et entreprenant, grâce aussi à l'intelligente initiative de la direction, le Kursaal de Montreux est en passe de devenir un petit centre musical. En effet, outre les concerts populaires qui ont lieu régulièrement deux fois par jour, M. Oscar Jüttner a institué des concerts du jeudi, exclusivement symphoniques, ainsi que des concerts du samedi dans lesquels on peut entendre chaque fois un virtuose en renom.

Les deux concerts que nous avons eu le plaisir d'entendre récemment offraient tous deux un intérêt exceptionnel: dans le premier, M. Vincent d'Indy dirigeait plusieurs œuvres de sa composition et nous arrivait accompagné du pianiste P. Litta, l'un des plus « musicaux » parmi les jeunes qui taquinent l'ivoire; dans l'autre, au programme du reste fort alléchant, M. Joseph Lauber faisait entendre pour la toute première fois sa symphonie n° 2.

Il serait presque naïf de redire ici les splen-

deurs orchestrales de *Wallenstein*, l'admirable trilogie qu'inspiré par Schiller, M. d'Indy écrivit il y a quelque vingt ans et qui mériterait d'être encore vingt fois plus connue. Mais l'autre œuvre du même maître que comportait le programme n'était pas de moindre intérêt: la *Symphonie* (n'allez pas lire « concerto ») pour piano et orchestre, sur un thème montagnard des Cévennes. Nous avons affaire ici à une œuvre de musique pure — et c'est une des raisons pour lesquelles nous estimons la symphonie supérieure encore à *Wallenstein*, — mais combien imprégnée de poésie. Non seulement les thèmes eux-mêmes, mais leurs transformations successives, leurs développements et tous les contrepoints qui les entourent sont d'une intensité d'expression extraordinaire. Inutile de dire que l'orchestre y est traité de main de maître, avec une clarté et une richesse incomparables; quant à la partie de piano, elle exige en même temps qu'un excellent pianiste, un véritable musicien, et l'un et l'autre se trouvent réunis en la personne de M. P. Litta. Ce dernier avait choisi en outre, dans un genre tout opposé, le concerto en *la* de Liszt, dont l'entraînante et vigoureuse interprétation lui a valu lauriers et raps.

Il convient enfin de mentionner l'ouverture du *Roi Lear* de Berlioz et le prélude de *Lohengrin*, que M. Jüttner — l'intelligent organisateur du concert — avait judicieusement choisis pour compléter le programme.

Huit jours plus tard, nous étions attiré de nouveau à Montreux pour une première audition, celle de la *Symphonie n° 2*, de M. Joseph Lauber. Œuvre fort intéressante, dont les parties lyriques surtout nous ont paru particulièrement réussies. La coupe absolument classique de l'*allegro*, donne une solidité rare à tout à ce premier mouvement, dans lequel on peut seulement regretter de rencontrer certaines réminiscences mendelssohniennes et autres. La partie lente au contraire est d'une personnalité beaucoup plus accentuée, d'une poésie très intense; la facture en est des plus remarquable et d'une grande clarté. Le *scherzo* et le final sont pleins d'intéressantes tentatives d'instrumentation — peut-être même y a-t-il trop de tentatives, trop de recherches, d'expérimentations, et pas assez de résultats acquis! — mais nous semblent sensiblement inférieurs au reste de l'œuvre.

L'exécution, loin d'être parfaite, était ce qu'elle peut être, même sous la direction d'un chef aussi routiné que M. Jüttner, après deux répétitions seulement. Cependant l'œuvre a reçu un accueil très sympathique et nous sommes heureux d'en féliciter ici son auteur.

G. H.

